

2003

## Mgr Alexandre Le Roy: une enfance normande (1854-1874)

Bernard Ducol

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

### Recommended Citation

Ducol, B. (2003). Mgr Alexandre Le Roy: une enfance normande (1854-1874). *Mémoire Spiritaine*, 18 (18). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol18/iss18/7>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

## **Mgr Alexandre Le Roy : une enfance normande (1854-1874)**

*Bernard Ducol \**

Il y a 150 ans, le 19 janvier 2004, au hameau de la Gralemois, commune de Saint-Sénier de Beuvron, naissait un deuxième enfant au foyer de Jean et de Victoire Leroy. Ses parents lui donnèrent pour prénoms Alexandre-Louis-Victor-Aimé. L'histoire missionnaire retiendra celui de Mgr Alexandre Le Roy.

Plusieurs ouvrages biographiques le concernant ont été publiés sous la plume de Maurice Briault <sup>1</sup>, Henri Goré <sup>2</sup>, Louis Laisné <sup>3</sup> et Joseph Janin <sup>4</sup>. Ces ouvrages, dans un style hagiographique et édifiant, avec pour celui de Laisné des illustrations pour la jeunesse, puisaient à deux sources, une

---

\* Bernard Ducol, en rédaction de doctorat en histoire sur Mgr Alexandre Le Roy, à l'université de Lyon, a déjà publié une série d'articles dans *Mémoire Spiritaine* : « Le père Alexandre Le Roy au Zanguebar (1881-1892) », n° 11, premier semestre 2000, p. 30-56 ; « Dans la même portion de la vigne : le père Libermann et la mère Javouhey », n° 12, deuxième semestre 2000, p. 10-33 ; « Madame Jules Lebaudy (1847-1916), bienfaitrice de la congrégation du Saint-Esprit : *Le compte est bon !* », n° 12, deuxième semestre 2000, p. 153-171.

1. M. BRIAULT, *Un grand évêque missionnaire Mgr Le Roy*, Dillen, Paris 1939.

2. H. GORÉ, *Un grand missionnaire Mgr Alexandre Le Roy*, Maison mère, Paris, 1952.

3. L. LAISNÉ, *Le vainqueur du Kilimandjaro*, Éditions spiritaines, Paris, 1956.

4. J. JANIN, *Mgr Le Roy, Modèle des Malades-Missionnaires*, Librairie de l'Arc, Paris, 1945.

tradition orale des milieux missionnaires et spiritains et une tradition écrite ayant pour auteur Mgr Le Roy lui-même. Sa première autobiographie remonte à 1882, au tout début de son séjour au Zanguebar. Il a alors vingt-huit ans. Il s'agit en fait de sa future notice nécrologique. Il est demandé à chaque missionnaire de l'écrire à son arrivée dans le pays. On n'est jamais trop prévoyant ni non plus mieux servi que par soi-même ! Le document rédigé à la troisième personne du singulier, se présente sous la forme de quatre pages format papier à lettre. « Lorsque dans la congrégation, un membre vient à mourir, il est d'usage de lui consacrer quelques lignes de biographie. J'ai pensé rendre service à celui de mes confrères chargé de ce soin pour le P. Alexandre Le Roy, en lui faisant d'avance ce petit travail. Il gagnera par là une bonne demi-heure qu'il pourra consacrer à une occupation plus utile. Je le prie seulement d'ajouter la date de la fin <sup>5</sup>. » Le 19 janvier 1934, jour de son 80<sup>e</sup> anniversaire, Mgr Le Roy termine une deuxième autobiographie de vingt-huit pages, format cahier écolier sur papier quadrillé, écrite également à la troisième personne du singulier. Rédigé à la demande du père Cabon <sup>6</sup>, ce texte est intitulé *À mon futur biographe* <sup>7</sup>. Le père Cabon lui demanda ensuite, un nouveau texte plus étoffé que Mgr Le Roy commença le jour-même où il termina le précédent. Cette fois à la première personne du singulier, ce document de cent vingt-quatre pages de cahier écolier, est intitulée *Mes souvenirs* <sup>8</sup>. L'auteur voit dans la rédaction de ce texte un excellent moyen « de remercier Dieu des grâces innombrables qu'il m'a faites et de m'humilier devant lui de mes fautes, de mes erreurs et mes ignorances <sup>9</sup> ». Ce qui explique sa tendance à volontiers se dévaloriser notamment lorsqu'il relate sa jeunesse, se présentant comme un galopin bagarreur et élève moyen, dépourvu d'ambition. « Je ne travaillais que par caprice assez pour éviter les punitions et les réprimandes... En général, je me maintenais dans les dix premiers sur une classe de 30 à 35 élèves, l'une ou l'autre fois le premier, par surprise <sup>10</sup>. » Ce texte autobiographique, souvent

5. A. LE ROY, *Note autobiographique manuscrite*, 1882. Arch. CSSp, 5B1.7a2.

6. Adolphe Cabon (1873-1961) : après avoir été missionnaire en Haïti de 1895 à 1919 il exercera, en France, les fonctions de secrétaire général et d'archiviste de la congrégation du Saint-Esprit. Entre 1929 et 1941, il publia les 13 volumes de *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann*, auxquels sera ajouté en 1956, un volume de *Compléments*, le tout formant un ensemble de 8 616 pages.

7. A. LE ROY, *À mon futur biographe*. Texte manuscrit. Arch. CSSp, 5B1.7a4.

8. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4.

9. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 1-2.

10. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 9.

anecdotique et assez imprécis, mais néanmoins fort intéressant et très bien écrit, disparaît pendant près d'un demi-siècle. Son "invention" chez une petite cousine de Mgr Le Roy, M<sup>me</sup> Tanqueray née Le Roy, mère du notaire de Pontorson (Manche), est due aux recherches persévérantes du père Joseph Michel <sup>11</sup>. M<sup>me</sup> Tanqueray avait reçu ce document de Mgr Le Hunsec <sup>12</sup>, le 27 avril 1938, lendemain de l'inhumation de Mgr Le Roy à Chevilley, en tant que souvenir. Le père Henri Goré <sup>13</sup>, biographe de Mgr Le Roy et ami de la famille Tanqueray, consulta le fameux manuscrit qu'il présenta comme des « notes de Mgr Le Roy à sa famille ». Mais, le père Cabon, à l'origine de ce texte, savait bien lui, que ce n'était pas exact et que le texte avait été écrit pour la congrégation. Il faudra attendre 1983, pour que, suite à la demande du père Michel et à une intervention du père Franz Timmermans <sup>14</sup>, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, auprès de maître Tanqueray, une photocopie du manuscrit parvienne aux archives spiritaines. Le père Joseph Michel raconte lui même ses recherches concernant ce document, dans un texte manuscrit conservé à Chevilley <sup>15</sup>.

Autres sources à signaler, ayant pour auteur Mgr Le Roy lui-même, sa propre correspondance. Ses premières lettres datent de 1874 et tout au long de sa vie, sa correspondance contiendra de multiples informations le concernant. Et enfin, n'oublions pas de mentionner les recherches du père Cabon <sup>16</sup> sur Mgr Le Roy. Il s'agit d'une masse de notes manuscrites fort intéressantes mais malheureusement sans aucune notes ni références.

## **Naissance d'un « paysan, fils de paysan » <sup>17</sup>**

Saint-Sénier de Beuvron est un village de Basse-Normandie dans le département de la Manche. Situé « dans le fond de cette baie magnifique que

11. Joseph Michel : voir : *Mémoire Spiritaine*, n° 4, deuxième semestre 1996, « Joseph Michel (1912-1996), historien spiritain ».

12. Mgr Louis le Hunsec (1878-1954) sera le successeur de Mgr Le Roy comme supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit (de 1926 à 1950).

13. Henri Goré (1890-1968), exerça différentes fonctions en Haïti, au Canada et en France. Il est l'auteur de : *Brises de mer, chroniques antiléenne*, Haïti, 1949 ; *Un grand missionnaire, Mgr Alexandre Le Roy*, Paris, 1952 ; *Jeunesse d'un grand missionnaire*, Paris, 1952 ; *Passe les mers*, Paris, 1952.

14. Franz Timmermans, spiritain néerlandais, né en 1935, était alors supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, fonction qu'il exerça de 1974 à 1986.

15. Arch. CSSp, Fonds Joseph Michel, Notes sur Mgr Le Roy, texte ronéotypé, 10 p.

16. A. CABON, *Vie de Mgr Le Roy. Notes manuscrites*, Arch. CSSp, 1T1.5a5.

17. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 3, Arch CSSp, 5B1.4.

couronne la ville d'Avranches, et où le Mont Saint-Michel est assis <sup>18</sup> » ; Saint-Sénier qui compte aujourd'hui 313 habitants, en avait encore 750 au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ainsi donc, le 19 janvier 1854, au hameau de la Gralemois sur la commune de Saint-Sénier naît un deuxième enfant au foyer de Jean Leroy (1819-v.1865), cultivateur, et de Victoire Grézel (1834-1896). Ses parents lui donnent pour prénoms Alexandre-Louis-Victor-Aimé <sup>19</sup>. Le couple a déjà eu un garçon, Jean-Marie ; trois filles naîtront après Alexandre. Les enfants Leroy étaient donc au nombre de cinq. On écrivait à cette époque le nom de "Leroy" d'un seul tenant. Ce n'est qu'à partir de 1880, une fois à Pondichéry, comme en témoigne sa correspondance, que le père "Le Roy" transformera l'orthographe de son nom.

De Jean Leroy, nous ne savons que très peu de choses. C'était un petit exploitant agricole qui mourut de la tuberculose vers 1865. Mgr Le Roy écrit à son propos : « Mon père n'avait partout que des amis. D'une bonté excessive, toujours prêt à rendre service, il avait cautionné un parent pour une somme importante qui ne fut jamais rendue <sup>20</sup>. » Le jeune Alexandre aimait le suivre lorsqu'il allait à la pêche : « La rivière passait tout près, au bas d'un vallon planté de pommiers. Armé d'un filet mon père y prenait des truites qu'il me jetait à terre et que je ramassais <sup>21</sup>. »

L'épouse de Jean Leroy était une Grézel. Son père, ancien soldat de la Révolution et de l'Empire, avait fait la campagne de Russie et assisté à l'incendie de Moscou ; la jambe qu'il y laissa lui vaudra le surnom de "Jambe-de-bois". Sa mère, une fille Despréaux était née en 1800 et mourra après 1878. Alexandre entretiendra toujours avec elle des liens affectueux comme en témoigne la lettre qu'il lui écrivit pour son anniversaire en mai 1878. Le père de cette dernière ou peut-être son oncle, surnommé "Tranche-Montagne", capitaine chouan dans l'armée du marquis de Frotté <sup>22</sup> avait été fusillé par les Bleus chez lui, à la Gralemois : « Dans la cour, en face de la maison, s'élevait un grand poirier pour lequel on avait une sorte de respect religieux. Un parent, capitaine dans la petite armée du marquis de Frotté, agent de liaison entre les chouans de Normandie et les Vendéens en

18. A. LE ROY, *Note autobiographique* 1882, Arch. CSSp, 5B1.7a2.

19. Dans sa note autobiographique de 1882, il écrit Aimable au lieu d'Aimé.

20. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 8, Arch CSSp, 5B1.4.

21. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 3-4, Arch CSSp, 5B1.4.

22. Marquis Marie-Pierre-Louis de Frotté (1766-1800). Par trois fois, il dut s'exiler. À son dernier retour en France, il est arrêté et, peu après, fusillé (19 février 1800).



marche sur Grandville, avait l'habitude de passer à la Gralemois et, la nuit, il se retirait, caché dans le feuillage, dans notre grand poirier. Trahi et dénoncé, il fut un jour fusillé par les Bleus au pied de son arbre <sup>23</sup>. »

Les Despréaux étaient connus pour avoir caché des prêtres réfractaires pendant la tourmente révolutionnaire. « C'est à cela qu'il a attribué les grâces de sa vocation <sup>24</sup>. »

La grand-mère maternelle d'Alexandre, ainsi que son grand-père paternel, vivaient avec la famille. Sur ce grand-père, nous n'avons que peu d'informations, sinon que c'était « un malin bonhomme, très populaire dans le pays. Il avait été entrepreneur et c'est à lui qu'est due la route de Saint-James à Saint-Hilaire : il avait du reste, en cette entreprise, perdu, disait-on, plus d'argent qu'il n'en avait gagné <sup>25</sup> ». À La Gralemois, il habitait tout à côté de la ferme.

L'après-midi du 19 janvier 1854, Jean Leroy déclara la naissance de son fils, à l'État-Civil de Saint-Sénier, devant le maire, Alexandre Lusley, et en présence de deux témoins : Pierre Tasset, instituteur de 26 ans et Victor Chevallier, cultivateur de 38 ans, tous deux habitant cette commune.

La Normandie est une région à forte pratique religieuse. Dans les familles rurales, la prière se fait en commun le matin et le soir. Hommes et femmes sont concernés. Dans la région de « Mortain et Avranches, la pratique religieuse des deux sexes atteint ou dépasse partout 75 % en zone rurale pendant tout le siècle. Cela signifie que la majorité des hommes pratiquent partout <sup>26</sup> ». Et, généralement, dans les familles de cultivateurs, le baptême suit immédiatement la naissance. C'est donc toute la famille qui conduisit le nouveau-né à l'église paroissiale de Saint-Sénier où il fut baptisé par l'abbé Chevallier, vicaire du curé Nicolle. Alexandre reçut pour parrain son cousin germain de Saint-Aubin de Terregatte, Alexandre Pigeon, et pour marraine sa cousine germaine de Saint-James, Aimable Le Moulin <sup>27</sup>.

À l'occasion du centenaire de sa naissance, le 18 janvier 1954, organisé à l'initiative de l'abbé Albert Anger, curé de la paroisse de Saint-Sénier depuis 1908, et qui, jeune séminariste, assista à l'ordination épiscopale de Mgr Le Roy, une plaque sera apposée dans cette église : « En cette église fut baptisé

---

23. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 3, Arch. CSSp, 5B1.4.

24. A. LE ROY, *À mon futur biographe*, p. 1, Arch. CSSp, 5B1.7a4

25. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 2, Arch. CSSp, 5B1.4.

26. G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE (sous la dir. de), *Histoire religieuse de la France. Géographie, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Éditions Privat, Toulouse, 2000, p. 45.

27. Lemoussu sur l'extrait du registre de baptême.

le 19.1.1854, Mgr Alexandre Le Roy archevêque titulaire de Carie, supérieur général des Pères du Saint-Esprit, 1854-1938 <sup>28</sup>. » Cette plaque sera bénie le 6 mai 1954 par Mgr Jean Guyot, évêque de Coutances et d'Avranches, en présence du père Francis Griffin, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit.

Concernant la petite enfance du jeune Alexandre, les informations et les repères sont fragmentaires. Mgr Le Roy dans *Mes Souvenirs*, le père Henri Goré et le père Maurice Briault rapporteront de très nombreuses anecdotes, toutes soulignant le côté espiègle de l'enfant et accentuant cet aspect dans un but d'écriture essentiellement édifiante.

Une réflexion de Mgr Le Roy nous permet de dater précisément le début de ses souvenirs personnels. « Mes souvenirs les plus lointains me reportent à l'apparition de la comète que le soir nous contemplions dans le ciel : signe de guerre, disait-on. De fait, c'est à cette époque qu'eut lieu la guerre d'Italie. Je devais avoir environ quatre ans <sup>29</sup>. » L'aspect le plus spectaculaire de cette très brillante comète <sup>30</sup> fut observé le 5 octobre 1858. Alexandre avait effectivement quatre ans cette année-là. La guerre d'Italie ne débutera que l'année suivante, le 3 mai 1859 par la déclaration de guerre de la France à l'Autriche.

Dans la notice autobiographique qu'il rédigea à Zanzibar en 1882, le père Le Roy raconte en parlant de lui-même : « Vers l'âge de 5 ans, [donc autour de 1859] il commença à distinguer le blanc du noir, et s'armant d'une planche rabotée et d'un morceau de charbon, il travailla énergiquement à faire des lettres majuscules et de petits bonshommes ; les moments libres étaient employés à remonter le cours des ruisseaux pour découvrir les sources, ou bien à haranguer les foules qui se composaient de plusieurs pommiers. Par où sa grand'mère tira cet horoscope que l'enfant était né pour étudier, voyager et prêcher <sup>31</sup>. »

À de très nombreuses reprises, tout au long de sa vie, Mgr Le Roy aimera raconter ses souvenirs d'enfance dans diverses publications pour la jeunesse, essentiellement dans le but de susciter des vocations missionnaires.

---

28. La photographie de cette plaque se trouve aux archives spiritaines : Arch. CSSp, 1T1.5a5.

29. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 3, arch. CSSp, 5B1.4. Il s'agit de la comète de Donati : Donati VI.

30. Il s'agit de la comète découverte en 1858 par l'astronome italien Giovanni-Battista Donati (1826-1873), directeur de l'observatoire de Florence, d'où son nom : *Donati VI*.

31. A. LE ROY *Note autobiographique 1882*, p. 1, arch. CSSp, 5B1.7a2.



*À gauche :*  
Le jeune Alexandre  
à l'âge de 5 ans.

*Ci-dessous :*  
À Mont-Louvet,  
maison de la grand-mère  
du petit Le Roy.





Vers 1861, Jean Leroy hérita des Despréaux. La famille acquit ainsi une nouvelle ferme, plus grande qu'à la Gralemois, au Mont-Louvel. Tout le monde déménagea donc. Ce hameau situé sur un petit tertre dominant Saint-Sénier, dépendait cependant de la paroisse voisine de Saint-Aubin de Terregatte. La propriété des Leroy comprenait deux maisons. Les parents Leroy et leurs filles habitaient dans la plus grande. La grand-mère Despréaux occupait la seconde, plus « petite, bâtie au bord du vallon du Beuvron <sup>32</sup> » avec Alexandre et son frère Jean-Marie. À cette époque, un domestique et une servante résidait à la ferme.

### Première instruction religieuse et scolaire

La première éducation religieuse est donnée à Alexandre par sa mère. Au Zanguebar, il écrira dans sa notice autobiographique : « Ce que ma mère et mon curé m'ont dit de la Religion catholique, finalement je le crois <sup>33</sup>. »

En deuxième lieu, il y a la grand-mère Grézel. Alexandre et son frère aîné Jean-Marie logeaient avec elle. Alexandre lui vouera un véritable culte. « Oh les belles et bonnes soirées ! Grand'mère nous racontait des histoires du temps passé : comment née en 1800, elle avait été baptisée en cachette ; comment ses parents logeaient des prêtres réfractaires, comment son mari Grézel, mon grand'père maternel, avait fait toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire ; comment il avait assisté à l'incendie de Moscou... <sup>34</sup> »

C'est elle qui se charge de l'éducation religieuse des deux garçons. « Je grandissais sous l'œil vigilant de ma bonne grand'mère à laquelle j'avais été confié. Dès mon réveil, chaque matin, elle me faisait dire ma prière : Mon Dieu, je vous donne mon cœur ; recevez-le s'il vous plaît, afin qu'aucune créature ne puisse le posséder que vous seul, ô mon bon Jésus ! Et jusqu'à présent, cette prière enfantine m'est restée <sup>35</sup>. »

Arrive le moment où Alexandre va prendre pour la première fois le chemin de l'école. « À sept ans, sous la conduite de mon grand frère, il fallut aller à l'école, <sup>36</sup>. » L'école primaire de Saint-Sénier avait pour instituteur celui qui avait été témoin à l'État-Civil lors de la naissance d'Alexandre,

---

32. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 7. Arch. CSSp, 5B1.4.

33. A. LE ROY, *Note autobiographique 1882*, p. 2, Arch. CSSp, 5B1.7a2.

34. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 7. Arch. CSSp, 5B1.4.

35. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 4. Arch. CSSp, 5B1.4.

36. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 4. Arch. CSSp, 5B1.4.

Pierre Tasset. « M. Tasset, vieux garçon fort original, ne ménageait pas les taloches, mais en retour nous lui jouions tous les tours que nous suggéraient nos fertiles imaginations. Il avait d'ailleurs la réputation de faire de bons élèves <sup>37</sup>. » Le père Briault écrira : « Maître Tasset; c'était l'instituteur d'autrefois, homme de bien, homme d'église, homme d'exemple mais pas toujours très obéi de son petit monde <sup>38</sup>. »

Le père Goré rapporte la description faite de lui par Mgr Le Roy : « M. Tasset, un bien brave homme. Je le vois encore, passer derrière le dos des petits, se pencher sur eux, leur prendre la main et les guider paternellement en l'art compliqué des jambages et des majuscules. Dans cette attitude, sa large veste montrait ouvertes, des deux côtés, des poches immenses où s'entassaient, avec les mouchoirs, les morceaux de papier, la règle pour vous taper sur les doigts, des bouts de craie, le chiffon pour essuyer le tableau noir, et l'interminable liste des objets confisqués, couteaux, toupies, ficelles, boutons de culotte... <sup>39</sup> »

Scolarisation et instruction religieuse vont de pair. L'article 1 de la loi Guizot du 26 juin 1833 stipule : « L'instruction primaire élémentaire comprend nécessairement l'instruction morale et religieuse. » L'instituteur participe donc à la formation morale et religieuse de l'élève. Pour cela, il enseigne la lettre du catéchisme dont le texte est à apprendre par cœur. Et la classe commence et s'achève par une prière.

« L'instruction religieuse occupe une fraction notable de l'horaire scolaire. Le règlement ministériel du 17 août 1851, qui constitue pour une large part une codification des règlements départementaux antérieurs, prévoit parmi les matières d'enseignement les prières, la récitation du catéchisme, et l'histoire abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le catéchisme est bien récité mais souvent peu compris. L'Histoire Sainte, dont "les héros ont peuplé l'imagination populaire" (F. Buisson), offre aux enfants une merveilleuse encyclopédie, un livre de lecture caractérisé par le nombre prodigieux de mots difficiles à déchiffrer, un instrument pour former la mémoire (P. Zind), grâce à elle l'enfant se situe dans une aventure grandiose dont Dieu est le commencement et la fin. Les ouvrages de lecture comme *Les Devoirs du chrétien* de Jean-Baptiste de la Salle, la *Doctrine Chrétienne* de

37. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 5-6. Arch. CSSp, 5B1.4.

38. M. BRIAULT, *op. cit.*, p. 8.

39. H. GORÉ, *op. cit.*, p. 10.

Lhomond, ou les *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* sont imprégnés de religion <sup>40</sup>. »

L'instituteur est donc un actif collaborateur du clergé paroissial. « À cette époque, déjà lointaine, les vicaires et les maîtres d'école étaient les meilleurs amis du monde : prenant par la main, l'un à droite, l'autre à gauche, les enfants qui leur étaient donnés, ils s'entendaient pour les conduire dans le même chemin de la foi, du savoir, de la fidélité à Dieu et à la patrie <sup>41</sup>. » L'instituteur en plus de l'Instruction religieuse est souvent chantre et sacristain à l'église. Ce n'est qu'à partir de 1860 et surtout de 1880 que leurs rapports se dégraderont <sup>42</sup>.

Quand Mgr Le Roy rappellera ses souvenirs d'école, il aimera (et les pères Briault et Goré <sup>43</sup> à sa suite) se présenter comme un enfant espiègle et quand il le fallait, bagarreur.

En 1862, Alexandre a huit ans. Arrive donc l'âge du grand rite de la fin de l'enfance et du passage à l'adolescence : la première communion. Ses parents voulaient qu'il la fasse dans la paroisse de son baptême, à Saint-Sénier. L'église de Saint-Sénier est en face du Mont-Louvel. Pourtant, la famille Leroy est considérée comme étant de la paroisse de Saint-Aubin de Terregate. Le curé de Saint-Aubin « exigea de ma part un domicile d'au moins six mois sur Saint-Sénier pour que j'y puisse faire ma première communion <sup>44</sup> ». Alexandre fut ainsi confié six mois durant à des amis qui logeaient sur Saint-Sénier, au moulin de Creuse-Rue, si on s'en tient à la lettre du 31 mai 1891 au curé de Saint-Sénier ; ou au moulin de Morvieu, si on s'en tient au texte de *Mes Souvenirs* <sup>45</sup>.

Deux années de catéchisme sont obligatoires à partir de 1840-1850. Où Alexandre les fera-t-il pour préparer sa première communion ? Aucun document n'en parle. De quoi l'abbé parlait-il au catéchisme ? Peut-être des mêmes thèmes qui furent abordés, en 1821, dans une grande Mission donnée à Coutances. Il y fut question, d'une part, de Dieu juge miséricordieux et juste, de sa Parole, de Jésus-Christ, sa divinité, sa passion et sa résurrection,

40. G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE (sous la dir. de), *Histoire religieuse de la France, 1800-1880*. Éditions Privat, Toulouse 2000, p. 262-263.

41. Souvenirs rapportés par Mgr Le Roy, in H. GORÉ, *op. cit.*, p. 12.

42. L'Enseignement primaire sera laïcisé en 1882.

43. Le premier chapitre de la biographie de Mgr Le Roy par le père Goré est intitulé « L'espiègle a bon cœur ».

44. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 5, Arch. CSSp, 5B1.4.

45. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, p. 5, Arch. CSSp, 5B1.4.

sa présence réelle dans l'Eucharistie, et d'autre part, de l'homme, de sa vie et de sa mort, de son salut (*la grande affaire*) et des moyens pour y parvenir (la conversion, la confession, le mépris du monde), sans oublier le risque de l'enfer. Il n'était généralement pas question de la Vierge Marie dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; la situation va ensuite changer. À l'église, la prédication porte davantage sur des vérités propres à frapper les imaginations ; l'accent y est mis sur la crainte de Dieu.

En 1862, Alexandre fait donc sa première communion. La tradition veut que l'on reste lié pour la vie à son "camarade de communion", celui qui avance dans la file parallèle <sup>46</sup>. Plus tard, Mgr Le Roy parlera du père Le Belley, missionnaire aux Antilles et "camarade de communion" de sa mère, le premier à lui avoir fait connaître la congrégation du Saint-Ésprit.

Après sa première communion, Alexandre devient enfant de chœur à l'église de Saint-Sénier sous la direction du curé, M. Nicolle.

La paroisse de Saint-Sénier a, à cette époque, un curé et un vicaire pour 750 habitants. Le clergé est en plein essor en France en général et dans l'Ouest en particulier. « Au milieu du siècle, le pourcentage des prêtres par rapport à la population totale est trois fois plus élevée dans le diocèse de Coutances que dans celui de Bourges <sup>47</sup>. » En 1848, le diocèse de Coutances compte un prêtre pour 458 habitants. Entre 1830 et 1878, les divers clergés, religieux (prêtres et frères), religieuses, prêtres diocésains sont en très forte augmentation : en France, on passe de 80 000 à 215 000. En 1878, on atteint 130 000 religieuses, 30 000 religieux prêtres ou frères, et 56 000 prêtres séculiers <sup>48</sup>. Le trop-plein de vocations pour les hommes s'oriente vers les Instituts. Chez les prêtres on constate un fort rajeunissement <sup>49</sup>. Si, en 1814, les plus de 60 ans représentaient 42 % des 36 000 prêtres diocésains, en 1848, cette même tranche d'âge tombe à 6 % et les prêtres diocésains ont atteint alors le chiffre de 47 000. Le "bon curé" du XIX<sup>e</sup> porte un soin tout particulier aux enfants de sa paroisse. « Il favorise la naissance de vocations au sacerdoce, souvent en initiant au latin ceux des jeunes clercs, enfants de chœur, qu'il a distingués <sup>50</sup>. » Les écoles presbytérales se multiplient ainsi en

---

46. G. CHOLVY, *Christianisme et société en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, 1790-1914, Seuil, Paris 1997, coll. Points Histoire, p. 81.

47. G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE (sous la dir. de), *Histoire religieuse de la France. Géographie, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Éditions Privat, Toulouse 2000, p. 48.

48. G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE (sous la dir. de), *Histoire religieuse de la France, 1800-1880*, Éditions Privat, Toulouse 2000, p. 255.

49. G. CHOLVY, *op. cit.*, p. 66.

50. G. CHOLVY, *op. cit.*, p. 73.



France durant cette période. Elles regroupent une poignée d'adolescents pour les initier au latin, indispensable pour rejoindre ensuite le petit séminaire afin d'affermir cette vocation.

Le curé Nicolle fait donc intégrer à Alexandre, l'école presbytérale où son vicaire, l'abbé Chevallier, celui-là même qui l'avait baptisé, va l'initier deux heures par jour, au latin.

Plusieurs parmi les compagnons d'études d'Alexandre à l'école presbytérale, deviendront effectivement prêtres par la suite. Pierre Bliard, entrera chez les jésuites<sup>51</sup>, Emmanuel Carnet, enseignera à l'Abbaye Blanche de Mortain, à Paris et à Saint-Lô ; Amand Clouard, sera nommé curé doyen de Saint-Poix. En 1892, Mgr Le Roy écrira à son professeur de latin : « Vous figuriez-vous, lorsque nous composions votre collège libre de Saint-Sénier, vous figuriez-vous que vous aviez sous la main tant de spécialités extraordinaires : un Jésuite, professeur de grande littérature, un premier Cornet, un professeur de Haute mathématiques, un Maître-Douanier, un fabricant de Lanternes vénitiennes, un curé et – je suis confus d'être obligé de le dire – un Vicaire apostolique ? La Providence, qui peut tout faire avec tous les instruments, a dirigé ces aventures diverses ; mais vous avez été l'homme qu'Elle a choisi pour ramasser autour de vous ces petits garçons qui devaient porter si loin et tous dans des directions si variées le souvenir de votre zèle et de votre dévouement<sup>52</sup>. »

Pour Alexandre Le Roy, l'abbé Chevallier restera l'une des personnes déterminantes dans l'éveil de sa vocation. Au départ, il fait travailler les enfants au presbytère dans sa chambre, puis il les installe au fond de la cour du presbytère, dans un hangar dont les murs sont garnis de journaux illustrés avec des gravures sur les missions en Afrique. Ces feuillets tapissés lui ouvrent une porte sur un monde nouveau pour lui. Plus tard, Mgr Le Roy verra là l'origine de sa vocation missionnaire. « Ces enfants – me disais-je – ne sont pas baptisés. Ce n'est pas juste de les abandonner ainsi. Et pourquoi n'irai-je pas moi-même à leur secours ? Cette pensée ne m'abandonna plus<sup>53</sup>. »

En 1882, il écrira, parlant de lui : « Dès son enfance il s'était demandé ce qu'il pourrait bien faire sous le soleil quand il serait grand, au milieu de tout le monde. Et comme il avait appris dès ce temps là qu'il y avait par la terre

51. Pierre Bliard, sj, rédacteur aux *Études*, archiviste de la Compagnie, mort à Paris en 1934.

52. A. LE ROY, Lettre à l'abbé Chevallier, 18 septembre 1892.

53. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 7.



une foule d'hommes, noirs, jaunes, rouges, qui n'ont jamais été informés de ce que le bon Dieu leur demande pour les mettre en son ciel, il trouva que cela n'était pas juste et l'idée lui vint aussitôt qu'il ferait bien lui-même d'aller à eux pour essayer de partager avec ceux qui le voudraient les grâces qu'il avait reçues <sup>54</sup>. »

Dans une lettre datée du 31 mai 1891, envoyée depuis le Zanguebar, il s'adressera au curé de Saint-Sénier, deuxième successeur du curé Nicolle : « J'ai revu le presbytère et le clocher et la rivière et tout le reste. C'est dans votre chambre que j'ai fait mes premiers barbarismes sur *rosa, rosae et rosibus* ; c'est dans votre sacristie que j'ai mangé mon premier pain·bénit ; c'est dans votre jardin que j'ai volé mes premières poires. Même qu'une fois, nous étions là trois galopins, et les cerises étaient rouges dans le grand cerisier du fond, pas loin de l'étable où la vache avait toujours l'air de ruminer, comme si elle avait eu quelque chose à dire (mais j'ai su depuis que cette bête ruminait pour ruminer et ne pensait à rien du tout). Donc c'est moi qui montai sur le cerisier pendant que les autres faisaient la garde. Naturellement je commençai par me servir ; mais voilà qu'une guêpe cachée dans le fruit défendu, me piqua juste au bout de la langue, et la langue devint grosse comme un pain de quatre sous ; et l'abbé Chevallier (alors vicaire) me demanda ce que j'avais là. Je dis : « Ce doit être le choléra-morbus ». J'avais appris ce mot la veille et je crus que ça lui ferait plaisir de lui parler latin. Mais je fus dénoncé par mes complices, et il fut généralement reconnu que cette guêpe avait tout justement été envoyée par le Bon Dieu pour m'apprendre à respecter les biens ecclésiastiques. Ah ! s'il y avait encore aujourd'hui de ces guêpes pour donner de ces leçons en France <sup>55</sup> ! »

Vers 1865, Jean Leroy, le père, meurt de la tuberculose laissant la famille dans une situation financière difficile. Aussi l'obtention par Alexandre d'une bourse après la réussite au concours cantonal auquel M. Tasset l'avait présenté fut la bienvenue pour lui permettre de poursuivre ses études au collège de Saint-James à quelques kilomètres de Saint-Sénier.

### Au collège de Saint-James (septembre 1866-septembre 1869)

Saint-James avait un petit collège d'une centaine d'élèves dirigé par des prêtres diocésains. En septembre 1866, Alexandre y entre en classe de

54. A. LE ROY, *Note autobiographique 1882*, p. 2, Arch. CSSp, 5B1.7a2.

55. A. LE ROY, Lettre au curé de Saint-Sénier, 31<sup>er</sup> mai 1891.

cinquième. « À Saint-James comme à Mortain, je fus un élève médiocre. Totalement dépourvu d'ambition, de ce genre d'ambition qu'on appelle l'émulation je ne travaillais que par caprice, assez pour éviter les punitions et les réprimandes ; en général, je me maintenais dans les dix premiers sur une classe de 30 à 35 élèves, l'une ou l'autre fois le premier, par surprise <sup>56</sup>. »

Pourtant, trois ans plus tard, le 26 septembre 1869, il quitte le collège pour le petit séminaire diocésain de Mortain, muni d'un certificat de son directeur : « A suivi avec succès et talent les cours du collège jusqu'à la troisième inclusivement et le directeur est heureux d'attester que ce jeune homme a toujours satisfait ses maîtres sous le rapport de la piété, du travail et de la discipline ».

### À l'Abbaye Blanche de Mortain (octobre 1869-juin 1872)

En octobre 1869, Alexandre entre donc en classe de seconde, à l'Abbaye Blanche de Mortain <sup>57</sup>. C'était une ancienne abbaye cistercienne de femmes devenue petit séminaire du diocèse de Coutances, même si tous les élèves n'y avaient pas une vocation sacerdotale. Les petits séminaires dont l'existence était rare avant la Révolution, accueillaient des garçons envisageant le sacerdoce et d'autres n'y songeant pas forcément. Les sœurs diocésaines de la Miséricorde s'y occupaient de la cuisine et du linge.

Alexandre reste trois ans à Mortain. Il y termine ses études classiques. « À Mortain, j'ai constamment fait société avec quatre camarades <sup>58</sup>. » Deux deviendront prêtres diocésains : Aristide Briand, futur curé de Donville, près de Granville (mort avant 1934), et Albert Costil qui sera aumônier de l'hospice d'aliénés de Pontorson. Deux auront comme lui une vocation missionnaire : Victor Gourdin, picpucien, sera missionnaire en Océanie et professeur d'Écriture Sainte (mort avant 1934). Et ensuite Victor Poinsnel <sup>59</sup>, celui qu'il appellera « mon ami personnel <sup>60</sup> », tant ils avaient de points

56. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 9.

57. « Construite de 1180 à 1205, l'Abbaye Blanche abritait une communauté de religieuses habillées de blanc. La Révolution française dispersa les blanches Dames et confisqua l'abbaye qui fut racheté en 1822, par un prêtre du pays, l'abbé Dary, pour y établir un petit séminaire. » (J. ERNOULT, *Histoire de la Province spiritaine de France*, Congrégation du Saint-Esprit, Paris 2000, p. 385.) L'abbaye deviendra, en 1923, le scolasticat spiritain de philosophie.

58. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 9-10.

59. Victor-Louis Poinsnel (1855-1925), né à Saint-Hilaire-du-Harcouet (Manche) le 13 juillet 1855, entré aux Missions Étrangères en 1880, sera missionnaire en Corée, jusqu'à sa mort à Séoul, le 26 décembre 1925.

60. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 10.

communs. Leurs mères à tous deux, portaient le même prénom : Victoire. Tous deux entreront par la suite au séminaire de Coutances. Tous deux voudront partir en mission, et à tous deux sera tout d'abord opposé un refus avant d'obtenir enfin l'autorisation de partir en mission, l'un pour l'Asie, l'autre pour l'Afrique. On lit dans la notice nécrologique de Victor Poisnel : « Parmi ses condisciples, citons le P. Mette, mort missionnaire de Pondichéry et Mgr Le Roy, Supérieur jusqu'à ces derniers temps de la Congrégation du Saint-Esprit. Avec ce vénéré prélat, notre confrère était resté en correspondance : durant sa dernière maladie, il reçut de lui une lettre lui annonçant qu'il venait de recevoir l'Extrême-Onction et lui donnait rendez-vous au ciel. À ce rendez-vous, M. Poisnel devait partir le premier <sup>61</sup>. »

C'est au cours des premières vacances d'été d'Alexandre que, le 19 juillet 1870, la guerre éclate, opposant la France et la Prusse. En octobre, il est en classe de rhétorique, et l'année suivante il entre en classe de philo.

Au début de 1871, en plein hiver, alors que les troupes allemandes envahissent la France, Alexandre décide de quitter l'abbaye pour s'engager avec son ami, Amand Clouard, ancien compagnon de l'école presbytérale de Saint-Sénier, dans les gardes mobiles. Il a alors 17 ans. Stationné à Avranches, il n'a pas l'occasion de se battre. Son seul fait d'armes reste d'avoir conduit cinq prisonniers prussiens à la forteresse du Mont-Saint-Michel <sup>62</sup>. C'est un fait important pour lui, qu'il prendra soin de mentionner sur son livret personnel en usage dans la congrégation du Saint-Esprit. Le 28 janvier, l'armistice est signé à Versailles et le 26 février, c'est au tour du traité de paix d'être signé. La guerre est bien terminée. La France a perdu. Alexandre Leroy en gardera toujours un souvenir amer. Il réintègre Mortain et prépare les épreuves du baccalauréat où il est reçu en juin 1872, à Caen. Il dira de lui-même plus tard : « Il n'eut jamais ni prix d'excellence, ni prix de sagesse, mais on jugea qu'il avait digéré assez de français, de latin, de grec, d'arithmétique, d'algèbre, de physique et de chimie pour le recevoir bachelier <sup>63</sup>. » Et le père Cabon écrira : « Telle fut son existence au petit séminaire. Elle n'est nullement celle d'un tapageur comme la légende s'est plu à le dire. Cela côtoie la fantaisie, cela ne dépasse pas la bonne humeur, celle-ci toujours égale <sup>64</sup>. »

61. Notice nécrologique de Victor Poisnel, site internet des Missions Étrangères.

62. A. LE ROY, *Mes souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 11.

63. A. LE ROY, *Note autobiographique 1882*. Arch. CSSp, 629 A, V.

64. A. CABON, *Vie de Mgr Le Roy. Notes manuscrites*, p. 4, Arch. CSSp, 1T1.5a5.

## Au grand séminaire de Coutances (septembre 1872-juin 1874)

« Ses études classiques étant finies, il se trouva naturellement conduit vers le Grand Séminaire de Coutances, où il espérait qu'on se prononcerait sur sa vocation : si c'était oui, il fallait partir ; si c'était non, il se ferait soldat, marin, n'importe quoi, mais point curé <sup>65</sup>. »

C'est donc avec le projet de discerner si oui ou non il est appelé à partir en mission, qu'il entre en septembre 1872, au grand séminaire de Coutances. Mais en aucun cas, il n'envisage de devenir prêtre diocésain.

Le séminaire de Coutances est une fondation sulpicienne de la première époque puisqu'il date de 1650. La discipline y est stricte et l'horaire de la journée, celui de tous les séminaires français <sup>66</sup> :

5 h 00 : lever ; 5 h 30 : oraison ; 6 h 15 : messe ; 7 h 30 : déjeuner ; 7 h 45 : récréation ; 8 h 00 : étude ; 9 h 30 : classe ; 10 h 45 : étude ; 11 h 00 : classe ; 11 h 45 : examen particulier ; 12 h 00 : dîner ; 12 h 30 : récréation ; 13 h 45 : chapelet ; 15 h 30 : classe ; 16 h 15 : récréation ; 16 h 30 : classe ; 17 h 15 : étude ; 19 h 00 : lecture spirituelle ; 19 h 30 : souper, récréation ; 20 h 45 : prière du soir ; 21 h 20 : coucher.

On ne sort que le dimanche, et en surplis, pour aller aux offices à la cathédrale, et le jeudi, pour aller se détendre à la Guerrie, la ferme du séminaire.

Pierre Pierrard écrit : « Sur le plan de la formation spirituelle, la piété des séminaristes sous l'influence de l'ultramontanisme se tourne vers le culte de la vierge et la dévotion au Sacré-Cœur. La morale de saint Alphonse de Liguori – le liguorisme – triomphant des restes du jansénisme, la communion fréquente est officiellement encouragée <sup>67</sup>. » La théologie morale d'Alphonse de Liguori est une véritable révolution face à la position gallicane. Le manuel de théologie morale de Bailly <sup>68</sup>, représentant la position gallicane, défendait une position rigoriste : la communion eucharistique est réservée à celui qui en est digne ; croire en être digne est un grave péché d'orgueil. Ce manuel

65. A. LE ROY, *Note autobiographique 1882*, p. 3, Arch. CSSp, 1T1.5a5.

66. P. PIERRARD, *La vie quotidienne du prêtre français au XIX<sup>e</sup> siècle 1801-1905*. Hachette, Paris, 1986, p. 105.

67. P. PIERRARD, *op. cit.*, p. 105-106.

68. Réédité vingt fois avant 1852.



prône la pratique de l'absolution différée comme moyen normal d'amener le pécheur à une véritable conversion. De ce fait, beaucoup de chrétiens ne communient plus. La position d'Alphonse de Liguori est tout à fait différente. Communier n'est pas une récompense mais une aide pour les faibles qui sont conviés, par la confession et la communion fréquente, à marcher sur le chemin de la conversion <sup>69</sup>. Mgr Gaston de Ségur (1820-1881), fils de la comtesse, popularisera cette spiritualité ; il écrit en 1860, dans *La Très Sainte Communion* : « On ne communie pas parce qu'on est bon, mais pour devenir meilleur. »

Le grand séminaire de Coutances, tout juste reconstruit à l'arrivée de M. Leroy, a pour supérieur M. Bizon, sulpicien, successeur en 1872, du premier supérieur sulpicien du séminaire, M. Benesit. M. Bizon demeurera supérieur du séminaire jusqu'en 1898. Parmi les professeurs du séminaire, Alexandre choisit M. Dieudonné Marty comme directeur spirituel, parce qu'il est ouvert à la mission au loin ; « [il] avait un parent vicair apostolique en Chine, Mgr Mouly ; ce fut la raison de mes préférences <sup>70</sup>. » M. Marty soutient la vocation d'Alexandre durant les deux années qu'il passe au grand séminaire et il gardera d'affectueux contacts avec lui par la suite. D'après les notes manuscrites du père Cabon <sup>71</sup> : « Dans leurs entretiens, le grand fait de la Rédemption du Monde revenait avec insistance. »

Parmi les quarante-neuf séminaristes <sup>72</sup> du cours de M. Leroy, on rencontre son ami Emmanuel Carnet, son frère François Carnet, ainsi qu'Adolphe Tanquerey dont l'œuvre dogmatique et morale influencera longtemps la formation dans les séminaires <sup>73</sup>.

## En 1873, le temps des hésitations

Le séminaire de Coutances recevait régulièrement la visite de missionnaires de diverses congrégations qui donnaient des conférences aux

69. Cf. sur cette question, G. CHOLVY, *op. cit.*, p. 125-129.

70. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 56 C, p. 12.

71. A. CABON, *Notes manuscrites sur Mgr Le Roy*, p. 9.

72. Les séminaristes appartiennent pour la plupart au monde des artisans et des cultivateurs.

73. Adolphe Tanquerey (1854-1932), sulpicien, est surtout connu pour être l'auteur de manuels de théologie qui serviront pendant plus d'un demi-siècle comme son *Précis de théologie ascétique et mystique* traduit en dix langues.



séminaristes. Si les pères des Missions Étrangères avaient l'accord de l'évêque de Coutances et Avranches pour s'adresser aux séminaristes, il n'en allait pas de même pour ceux de la congrégation du Saint-Esprit.

En effet, Mgr Jean-Pierre Bravard <sup>74</sup>, gallican et un des opposants à l'infailibilité pontificale à Vatican I, n'appréciait pas l'ultramontanisme de la congrégation du Saint-Esprit et encore moins le P. Mathurin Gaultier <sup>75</sup>, ardent défenseur, lui, de l'infailibilité pontificale. Le père Adolphe Cabon dira de Mgr Bravard : « Fort pieux, attaché à ses devoirs, gouvernant avec sagesse, il n'était point l'ami des vocations extraordinaires et sa vue s'arrêtait aux frontières de son diocèse <sup>76</sup>. »

Mgr Bravard faisait partie de la vague gallicane qui marqua les nominations épiscopales des années 1860-1870. À partir de 1859, on assista en effet à une offensive gouvernementale contre l'ultramontanisme et à un retour en force du gallicanisme. Au cours des années 1860-1870, sur les quarante-trois évêques nommés en France, sept étaient ultramontains et trente-six étaient gallicans.

Les seules visites de missionnaires autorisées par Mgr Bravard dans son séminaire, étaient celles des pères des Missions Étrangères de Paris. Ces visites ne manqueront pas de conforter Alexandre dans sa vocation. Il va ainsi rencontrer Mgr Verrolles, vicaire apostolique de Nankin, et Mgr Guillemain, vicaire apostolique de Canton. En 1873, Alexandre songe fermement à rejoindre cette société. Il décide d'effectuer une neuvaine de prière pour discerner si tel est bien là sa vocation.

Et c'est alors qu'arrive au séminaire de Coutances, un missionnaire qui n'est pas des Missions Étrangères de Paris, mais de la congrégation du Saint-Esprit, le père Le Belley (1833-1909), qui fait découvrir les spiritains à M. Leroy. Dans une lettre au père Ignace Schwindenhammer <sup>77</sup>, il écrira : « Dès l'année dernière [1873], au moment où je demandais très instamment

74. Mgr Jean-Pierre Bravard (1811-1876), nommé évêque de Coutances en 1862, démissionna en 1875 et mourut à Avranches l'année suivante.

75. Mathurin Gaultier (1803-1869), professeur de dogme au Séminaire du Saint-Esprit où il avait constitué une remarquable bibliothèque ; il fut l'ami de Jacques-Paul Migne, qu'il aidait dans sa recherche de textes patristiques, de Paul Drach, Dom Pitra, Louis Veuillot, Frédéric Ozanam ; il contribuera à faire du séminaire un foyer spirituel et intellectuel.

76. A. CABON, *Vie de Mgr Le Roy, notes manuscrites*, p. 6, Arch. CSSp, 1T1.5a5.

77. Ignace Schwindenhammer, devenu supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit (à la suite de François Libermann) le 2 février 1852, exerça cette fonction jusqu'à sa mort, le 6 mars 1881.

au Ciel de me faire connaître mes voies, le P. Le Belley, auquel je ne pensais pas, que je ne connaissais pas, et qui pourtant est de ma paroisse, vint à Coutances et m'apparut comme une réponse donnée par la Providence elle-même. Par lui, je connus votre Congrégation et je désirai d'abord y entrer <sup>78</sup>. »

M. Leroy dit ne pas le connaître, et pourtant ils étaient compatriotes. Le Belley était originaire de Saint-Aubin de Terregatte ; et qui plus est, il avait des liens particuliers avec la mère et le grand-père maternel du jeune Leroy : « camarade de communion de ma mère et fils de ce soldat que mon grand-père maternel avait recueilli sur son cheval au passage de la Bérézina <sup>79</sup>. » Le père Le Belley aurait voulu être missionnaire en Afrique mais ses supérieurs en avaient décidé autrement en l'envoyant à la Martinique.

« Cet excellent père... que je considérais comme une réponse vivante envoyée par la Providence, n'eut pas de peine à me décider d'entrer dans la Congrégation qu'il venait de me faire connaître <sup>80</sup>. »

Une autre rencontre marque M. Leroy. Au cours de cette même année 1873, le père Scheuermann (1841-1883), spiritain lui aussi, missionnaire au Zanguebar, l'impressionne par ses récits sur l'esclavage en Afrique de l'Est.

Pourtant, Alexandre est encore indécis. Il songe toujours à rejoindre la Société des Missions Étrangères de Paris, où son ami Victor Poisnel l'a précédé, car « il est effrayé par la pensée d'être envoyé aux colonies ou de rester dans un collège de France <sup>81</sup> ». C'est, en effet, l'image que lui a donné le père Le Belley. Des démarches à l'égard des Missions Étrangères de Paris sont entreprises. C'est dans cette perspective que le 20 décembre 1873, Mgr Jean-Pierre Bravard confère la tonsure à Alexandre. L'abbé Leroy est maintenant clerc incardiné au diocèse de Coutances et Avranches, avec le projet de partir en Asie. « Tout allait se conclure ; j'étais presque admis et mon Directeur m'annonçait une décision dans quelques jours, lorsque parut le R.P. Horner <sup>82</sup>. »

---

78. A. LE ROY, Lettre au père Ignace Schwindenhammer, 3 avril 1874, Arch. CSSp, 5B 1.3.

79. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 12.

80. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 20 février 1875, Arch. CSSp, 5B 1.3.

81. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 20 février 1875, Arch. CSSp, 5B 1.3.

82. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 20 février 1875, Arch. CSSp, 5B 1.3.

## En 1874, la rencontre déterminante du père Antoine Horner

1874, pour Alexandre, c'est l'année de ses 20 ans. C'est aussi un tournant dans sa vie. Les premières lettres que nous ayons de lui, datent de cette époque.

Antoine Horner<sup>83</sup>, pionnier de la mission en Afrique de l'Est, au Zanguebar, et en France depuis 1873 pour raisons de santé, effectue une visite des séminaires de France dans le cadre d'une tournée de propagande comme on disait alors. Cette tournée se révèle fructueuse pour la congrégation du Saint-Esprit : « Partout il obtint des succès vraiment merveilleux, sa parole simple et sans apprêt, mais ardente et sympathique, lui gagnait tous les cœurs et excitait l'enthousiasme<sup>84</sup>. »

Le père Horner écrit à son supérieur général : « J'ai adopté un système dont je me félicite, pendant la récréation, ceux qui veulent, se rendent en salle d'exercice où je fais des récits intéressants, entremêlés çà et là de pensées sérieuses. Je parle tous les soirs et chaque fois le nombre des auditeurs augmente. Je ne dissimule pas les difficultés. J'inculque aux séminaristes cette vérité que s'ils veulent devenir des missionnaires et religieux parfaits, ils doivent se mettre entièrement à la disposition de leurs supérieurs<sup>85</sup>. »

Après Autun, Toulouse, Lyon, Avignon, Valence et Rodez, il se rend à Coutances en janvier ou février 1874. Mais, il n'est pas autorisé à s'adresser directement aux séminaristes. Cependant, M. Marty qui connaît les projets d'Alexandre, désigne celui-ci pour servir la messe au père Horner. Alexandre peut alors s'entretenir avec lui en privé : « Seul, je pus lui parler car n'ayant pas obtenu la permission de parler au séminaire, il n'y resta qu'un moment, au grand déplaisir de tout le monde<sup>86</sup>. » Ne pouvant parler avec les séminaristes, le père Horner remet à Alexandre des notices sur la congrégation du Saint-Esprit et sur les missions. Charge à lui de les diffuser.

Le père Le Belley était spiritain dans un collège aux Antilles. Le père Horner, lui, est un missionnaire de terrain en Afrique de l'Est. L'effet produit sur Alexandre est tout autre. Cette rencontre, le séminariste la perçoit comme

---

83. Le père Antoine Horner (1827-1880) arriva à Zanzibar en 1863. Devenu vice-préfet apostolique du Zanguebar, il se vit obligé, pour raison de santé, de quitter cette mission en 1879. Il mourut en France l'année suivante.

84. BG, t. 11, p. 802.

85. A. HORNER, Lettre au père Schwindenhammer, 16 juin 1873, BG, t. 11, p. 802.

86. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 20 février 1875, Arch. CSSp, 5B 1.3.

un signe du ciel destiné à lui seul. En avril 1874, il écrit au père Schwindenhammer : « Lorsque tout-à-coup le R.P. Horner arrive ici, et l'on dirait pour moi seul, puisque seul j'ai eu le bonheur de lui parler <sup>87</sup>... » La rencontre s'avère déterminante pour le jeune séminariste, malgré quelques méfiances de sa part. « Les renseignements qu'il me donna, me firent réfléchir et je retournai mon esprit mais pas tout-à-fait mon cœur vers cette Congrégation que j'appréhendais <sup>88</sup>. » Pourtant sa décision est désormais prise. Il ne se sent attiré ni par la Chine de Mgr Verrolles et de Mgr Guillemin, ni par les Antilles du père Le Belley ; ce qu'il veut c'est partir en Afrique, à Zanzibar, là où "missionne" le père Horner.

La rencontre de ce missionnaire met en route chez le jeune séminariste un étonnant dynamisme comme en témoigne la lettre qu'il lui adresse à la fin février 1874, à Paris, à la maison mère de la congrégation du Saint-Esprit, 30 rue Lhomond, tout au plus un mois après le passage du missionnaire à Coutances.

## La lettre du 24 février 1874

Coutances, le 24 février 1874

Mon Révérend Père,

Je ne sais si vous vous rappelez le Séminariste qui, lors de votre passage à Coutances, eut l'heureux honneur de vous entretenir assez longtemps, de vous servir la messe et de recevoir la Ste Communion de vos mains. Ce Séminariste, c'est lui qui vous écrit aujourd'hui. Comme vous l'aviez chargé de faire la Propagande à votre place, alors que l'autorité vous avait fermé la bouche, il se croit en devoir de vous communiquer les résultats obtenus en même temps qu'il se propose de vous demander encore quelques renseignements pour ses confrères et pour lui.

Et d'abord, mon Révérend Père, j'ai eu soin de faire circuler en tout sens vos notices, avec cette épigraphe : "De la part du R.P. Horner, v.-préfet apostolique du Zanguebar" et puis : "Haec lege et meditare...". On a lu, et j'ai des preuves qu'on a médité. Car si le Saint-Esprit n'a pas immédiatement et irrévocablement décidé tout le monde à s'en aller chez Lui, dans la Compagnie qui porte son nom et qui jouit de sa protection spéciale, je connais au moins cinq ou six de mes Confrères (je dis au moins et avec raison) qui pensent très sérieusement à l'Afrique et à votre Congrégation. Je viens de parler à un ami, M. Costil, qui compte bien être

87. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 3 avril 1874, Arch. CSSp, 5B 1.3.

88. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, 20 février 1875, Arch. CSSp, 5B 1.3.



missionnaire un jour et missionnaire chez vous : il est vrai que l'évangélisation des Noirs l'effraye, mais ces frayeurs tomberont, et l'idée restera pour se réaliser bientôt. Il y a aussi mon voisin de classe, et d'autres que je sais, et d'autres peut-être que je ne sais pas... Ainsi vous le voyez, mon Père, votre voyage n'a pas sans doute été aussi infructueux que vous l'auriez pu croire. Et du reste, quand même ceux que je viens d'indiquer ne vous iraient pas, je connais au moins quelqu'un qui a fort espoir de voir Langonnet aux vacances prochaines : si vous voulez savoir le nom de celui-là, vous n'avez qu'à regarder à la fin de ces lignes.

Mais j'ai dit que j'avais des éclaircissements à vous demander, par exemple :

1° Quel est le genre de vie du missionnaire en Afrique et aux Colonies [en marge : aux colonies anglaises] ? Se borne-t-on sur la côte africaine occidentale, à la seule instruction des enfants ?..

2° Les missions de cette même côte occidentale sont-elles assez prospères ? Il est bien évident que la moisson est grande, mais est-il aussi vrai qu'elle est mûre ?

3° Lequel vaut mieux de vous aller le plus tôt possible ou d'attendre encore quelques temps, un an, deux ans, etc...

4° Quand mon Directeur aura donné sa sanction finale, qu'aurai-je à faire pour agir le plus directement et le plus sûrement qu'il se pourra ? Écrire immédiatement au T.R.P. Supérieur Général ? Qu'aurai-je à fournir en me présentant à votre porte ?

Après avoir formulé toutes ces questions, il me reste à vous demander enfin, mon Révérend Père, de la part de M. Vilquin si le P. Pellerin est encore à Langonnet. M. Vilquin est l'ancien élève de Langonnet dont vous m'avez parlé. Je lui suis redevable de beaucoup de renseignements sur cette maison et sur votre compagnie dont il a conservé toujours et conservera, dit-il, le plus excellent souvenir : il m'a prié de vous faire cette question de sa part, et je la fais...

Je relis pour la seconde fois le récit de votre voyage à la côte orientale de la Grande Terre (1866) ; je ne connais ici qu'un exemplaire de cet ouvrage, qui, je le sais, pourrait déterminer quelques vocations. Si la chose ne vous était pas trop difficile, je vous prierais de m'en envoyer un second exemplaire en m'indiquant son prix que je vous expédierais, à vous ou à M. Gaume.

Adieu ! mon Révérend Père... Puissé-je vous revoir chez les Nyamouézi ! En attendant, heureux voyage et grand succès ! Que le bon Dieu bénisse vos travaux et qu'il les récompense par une éternité de repos et de bonheur. Amen et merci.

Alexandre Leroy  
clerc tonsuré au gd s. de C.

Il s'agit d'une lettre de 4 pages, rédigée sur papier quadrillé, avec soin, et avec une belle écriture lisible et sans rature. Une lecture attentive de ce document nous apprend beaucoup sur son auteur.

Le discours est construit et dynamique. Plusieurs phrases annoncent déjà, par leur balancement recherché, l'orateur et l'écrivain. Par le style quelque



peu ampoulé de cette lettre, Alexandre Leroy donne à celle-ci, un caractère officiel. Cette lettre est à un moment clé de son existence : elle marque pour lui un nouveau point départ.

À l'Abbaye de Langonnet <sup>89</sup> dans le Morbihan, se trouvaient, à l'époque, le petit et le grand scolasticat de la congrégation du Saint-Esprit. Alexandre est précis dans son « espoir », puisqu'il fixe une date proche : les « prochaines vacances » donc tout au plus, dans cinq mois. Il se plaît à créer un relatif suspens sur l'identité de ce « quelqu'un » en invitant son correspondant à lire jusqu'au bout de la lettre. Alexandre a, d'ailleurs, des éclaircissements à demander et, pour de faire il a numéroté ses paragraphes :

1°) Le premier point porte sur « le genre de vie du missionnaire en Afrique et aux colonies ». Alexandre a rajouté en marge la mention « aux colonies anglaises » ; il ne se limite pas aux seules colonies françaises. Et autre question : « se borne-t-on sur la côte africaine occidentale à la seule instruction des enfants ». La façon de poser la question, avec les expressions « se borner » et « la seule instruction des enfants » montrent qu'Alexandre cherche autre chose. Par la suite, sa “hantise” sera d'être nommé professeur dans un collège ; et c'est pourtant ce qui lui arrivera avant d'être missionnaire au Zanguebar en 1881.

2°) Le deuxième point touche les missions de la côte occidentale, en général, « Sont-elles assez prospères ? » et la Mission en particulier : « Il est bien évident que la moisson est grande, mais est-il aussi vrai qu'elle est mûre ». Cette phrase se réfère à deux passages évangéliques, à deux paroles de Jésus à ses disciples, d'où le « il est bien évident ». La première dans l'évangile de Matthieu, à propos des foules sans berger : « La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux ; priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson <sup>90</sup> » ; la seconde dans l'évangile de Jean, s'adressant aux disciples après l'entretien avec la Samaritaine : « Levez les yeux et regardez ; déjà les champs sont blancs pour la moisson <sup>91</sup>. » Le moment est-il venu pour Alexandre de partir en Afrique comme missionnaire ?

---

89. L'Abbaye cistercienne de Langonnet, fondée en 1136, appartient aux spiritains à partir de 1856. Elle sera successivement ou parfois en même temps collège et scolasticat (1856-1903) ; maison de retraite (1903-1914) ; noviciat de clercs (1914-1919) ; école apostolique (à partir de 1927) ; scolasticat de philosophie (1940-45). Actuellement, l'abbaye est principalement une maison de retraite. Cf. J. ERNOULT, *op. cit.*, p. 355-357.

90. Mt. 9,37.

91. Jn 9,34.

3°) Le troisième point est plus personnel. Il concerne l'entrée d'Alexandre chez les spiritains avec un choix entre « le plus tôt possible » ou « attendre encore quelques temps ». L'expression « vous aller » souligne bien que pour Alexandre, le père Horner représente officiellement la congrégation du Saint-Esprit.

4°) Le quatrième point montre enfin que la décision d'Alexandre fera suite à un discernement avec son directeur spirituel, M. Dieudonné Marty ; c'est celui-ci qui donnera « la sanction finale ». Mais Alexandre semble ne pas douter un instant de l'avis de M. Marty : cet avis sera positif d'où les questions qui suivent. Quelles seront alors les démarches à effectuer « pour agir le plus directement et le plus sûrement qu'il se pourra ? ». S'il faut écrire au supérieur général, Alexandre est prêt. Question pratique : « Qu'aurai-je à fournir en me présentant à votre porte ? » Là encore le « votre porte » assimile le père Horner à la congrégation du Saint-Esprit.

Alexandre ne se lance pas à la légère. Il a déjà pris ses propres renseignements. Il tient à le dire au père Horner, à sa façon. Tout d'abord, il s'est informé sur le scolasticat de Langonnet, premier pas pour lui dans la formation missionnaire, grâce à un ancien de là-bas aujourd'hui à Coutances : un nommé Vilquin qui semble n'avoir pas tari d'éloges sur le père Horner. C'est de sa part, qu'Alexandre demande des nouvelles d'un missionnaire, le père Jean-Marie Pellerin <sup>92</sup>, missionnaire à l'île Maurice. Ensuite, il s'est également documenté sur l'Afrique de l'Est. « Je relis pour la seconde fois le récit de votre voyage à la côte orientale de la Grande Terre. » Et il donne entre parenthèses la date de 1866. Effectivement en septembre 1866, le père Horner, arrivé à Zanzibar <sup>93</sup> en juin 1863 avec le père Baur <sup>94</sup>, et les frères Félicien <sup>95</sup> et Célestin <sup>96</sup>, à la demande de Mgr Maupoint <sup>97</sup>, effectua un assez long voyage sur la côte est de l'Afrique pour choisir l'emplacement d'une œuvre sur le continent. Il fixera son choix sur Bagamoyo.

---

92. Jean-Marie Pellerin 1843-1908 : BG. t. 3, p. 229.

93. La mission du Zanguebar avait été fondée en décembre 1860 par l'abbé Fava, vicaire général de Mgr Maupoint. Les spiritains s'orientent comme premier acte d'évangélisation, vers la formation de jeunes esclaves rachetés. Les ateliers des Frères, « véritable collège technique avant la lettre », susciteront l'admiration du sultan.

94. Édouard-Étienne Baur (1835-1913), Arch. CSSP, *Biographies*, t. 5, p. 297.

95. Félicien Grüneisen (1838-1878) : BG, t. 11, p. 131 et p. 729.

96. Célestin Cansot (1840-1922) : BG t. 30, p. 603.

97. Armand-René Maupoint (1810-1871), né à Chinchutte-les-Tuffeaux (dioc. d'Angers), évêque de Saint-Denis de la Réunion de 1857 à 1871, délégué apostolique pour l'Afrique orientale.

En 1872, Mgr Gaume <sup>98</sup>, qui avec ses frères dirige une maison d'édition religieuse à Paris <sup>99</sup>, publie un récit de voyage du père Horner <sup>100</sup>. Cet ouvrage qui a pour but de faire connaître l'œuvre des missionnaires et le rôle civilisateur du christianisme, retrace l'histoire de la mission de Zanzibar, brosse un tableau de l'esclavage <sup>101</sup> et rapporte le projet du père Horner concernant la formation d'un clergé indigène. C'est le récit de ce voyage qu'Alexandre dit relire pour la seconde fois. La bibliothèque du séminaire en possède un exemplaire. Alexandre en est certain, la lecture de cet ouvrage suscitera des vocations ! C'est pourquoi, il en réclame un second au père Horner tout en se proposant de payer l'ouvrage soit au père Horner lui-même, soit aux éditeurs Gaume.

« Adieu ! mon Révérend père... ». La conclusion de la lettre est des plus solennelles avec la salutation finale faite d'un souhait du séminariste de revoir le missionnaire en Afrique, « Puissé-je vous revoir chez les Nyamouezi ! » Alexandre mentionne les Nyamouezi, peuple cher au cœur du père Horner. Le nom de ce peuple, appelé aussi Yéké, de l'actuel ouest tanzanien, signifie « peuples de la lune <sup>102</sup> ». Les Nyamwézi ont acquis une place prépondérante dans le commerce avec les Arabes de la côte. La traite des esclaves, organisée par les Nyamwezi de Tanzanie et les Arabes de Zanzibar, était prospère au Katanga. Leur chef le plus célèbre sera Msiri, roi de 1869 à 1891. Les caravaniers nyamwezi écoulèrent le cuivre des mines du Katanga (Shaba) et ont créé ainsi une liaison entre l'Afrique centrale et Zanzibar. Cette population avait gagné depuis longtemps la sympathie du père Horner. Plusieurs d'entre eux participèrent à la construction de la mission de Bagamoyo et en particulier celle du dortoir des enfants <sup>103</sup>. La

---

98. Mgr Jean-Joseph Gaume (1802-1879). Les relations entre Mgr Gaume et le père Horner ont été traitées par Daniel Moulinet dans *Mémoire Spiritaine*, n° 7, 1<sup>er</sup> trimestre 1998, p. 108-126.

99. Gaume et Cie, éditeurs, 3 rue de l'abbaye, Paris.

100. Mgr J.-J. Gaume, *Voyage à la côte orientale d'Afrique pendant l'année 1866, par le R.P. Horner, missionnaire apostolique de la Congrégation du Saint-Esprit, supérieur de la mission de Zanzibar*, Gaume et Duprey, Paris, 1872.

101. Mgr Gaume qui avait envoyé de l'argent au père Horner pour le rachat d'enfants esclaves, publiera : J.-J. GAUME, *Suéma ou la petite esclave africaine enterrée vivante, Histoire contemporaine dédiée aux jeunes chrétiennes de l'ancien et du nouveau monde*, Gaume et Cie, Paris 1870.

102. J.-F. ADE-AJAYI et M. CROWDER, *Atlas historique de l'Afrique*, Éd. du Jaguar, Paris, 1988, 2e éd., p. 90.

103. L.-A. RICKLIN, *La mission catholique du Zanguebar. Travaux et voyages du R.P. Horner*. Gaume, Paris, 1880, p. 259.

première mission fondée après celle de Bagamoyo, sera en 1878, celle de Mhonda, précisément chez les Nyamwezi. Cette fondation sera l'œuvre des pères Strebler et Machon. Le père Horner, malade, ne pourra s'y rendre pour bénir la chapelle en juin 1879.

Cette lettre ne peut que nous inspirer quelques réflexions sur la personnalité de son auteur. Une première lecture aurait pu nous la faire résumer en quelques mots : « Un séminariste écrit depuis le séminaire de Coutances, à un missionnaire spiritain du Zanguebar, le père Horner, pour d'une part, l'informer des résultats de la mission de propagande, que celui-ci lui avait confiée lors de son passage, et d'autre part, lui poser quelques questions ». Une lecture plus approfondie nous fait percevoir un tout autre motif à cette lettre : « Alexandre Leroy, clerc tonsuré, donc incardiné au diocèse de Coutances, annonce au père Horner, considéré par lui comme le représentant officiel de la congrégation du Saint-Esprit, qu'il veut entrer dans cette congrégation pour partir en Afrique de l'Est, et qu'il s'est informé sur la mission là-bas et sur le parcours de formation pour y parvenir. » Le style très respectueux de cette lettre vise à montrer au père Horner qu'il se considère comme le fruit de son passage à Coutances. Alexandre attend donc une démarche de la part du père Horner. Le qualificatif "tonsuré" dans la signature de la lettre montre que son auteur a franchi une étape dans l'appartenance diocésaine et qu'une démarche est à effectuer auprès de l'évêque de Coutances, démarche qu'Alexandre perçoit déjà difficile. Après avoir donné à Coutances des preuves de sa "fougue missionnaire", Alexandre n'attend plus que le feu vert de son directeur spirituel. Autre preuve de son attachement à la congrégation du Saint-Esprit – il se considère déjà spiritain ! – il joint à sa lettre, un petit portrait de Libermann dessiné par lui à la plume, et au dos duquel il écrit : « Au R.P. Horner, v.-préfet apostolique du Zanguebar, petit souvenir d'un bas-normand. Alexandre Leroy gd séminaire de Coutances ».

### **L'intéressant échange de correspondance de l'année 1874**

Sans attendre la réponse du père Horner — il ne lui écrira qu'une brève lettre deux mois plus tard —, Alexandre, sur les conseil de M. Marty, s'adresse le 3 avril, directement au supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, le père Ignace Schwindenhammer<sup>104</sup>. Cette lettre, il l'écrit le

104. A. LE ROY, Lettre au père Schwindenhammer, Arch. CSSp. 5B1.3. 1 (2).



jour du Vendredi saint ; il le précise en en-tête. Le choix de la date n'est pas anodin. Le Vendredi saint est pour le Christ, le jour de son offrande, de son sacrifice, du salut de l'humanité par sa passion. Autant de termes qui résument la vocation d'Alexandre et que l'on retrouve tout au long de sa correspondance et de ses divers écrits. Il se présente à lui et lui fait part de son parcours personnel. « Je me suis toujours senti poussé vers les missions et aujourd'hui, jour béni entre tous les jours de ma vie, mon Directeur, au nom de Dieu, après avoir prié et sérieusement réfléchi, m'a dit de me présenter à vous. » Sa lettre rappelle qu'il a fortement songé à entrer aux Missions Étrangères de Paris malgré une première rencontre avec le père Le Belley. Mais c'est son entrevue avec le père Horner qui a emporté sa décision en direction des spiritains : « Tout à coup, le R.P. Horner arrive ici et l'on dirait pour moi seul, puisque seul j'ai eu le bonheur de lui parler. L'entretien que j'ai eu avec lui m'a retourné vers vous, et c'est pourquoi... je sollicite mon admission à la Congrégation que vous dirigez. » Il lui parle de sa santé : « Je ne sens jamais la fatigue et je me trouve physiquement très capable de faire un missionnaire. » Il lui demande également de lui tracer une ligne de conduite vis-à-vis de son évêque, Mgr Bravard, qui « ne laisse pas très aisément s'en aller ses chers séminaristes ; et il est au moins probable que de ce côté-là j'aurai à vaincre plus d'une difficulté, le P. Horner pourrait vous en dire quelque chose... » Et la lettre se termine : « J'attends sous quelques jours votre réponse où vous voudrez bien me dire si d'abord vous m'acceptez, quand et à quelles conditions, en un mot, après que vous m'aurez reçu, si vous me recevez, que me restera-t-il à faire ? »

Le lendemain, 4 avril, Alexandre se tourne en direction du père Marcellin Collin<sup>105</sup>, assistant du père Schwindenhammer, pour se présenter à lui. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre, mais celle qu'il lui écrit dix jours plus tard, le 14 avril, en réponse, nous fait entrevoir son contenu. Il se présente à lui, lui dit que sa santé est moyenne et fait sa demande d'admission dans la congrégation du Saint-Esprit. Entre le 4 et le 14 avril, arrive la réponse du père Collin. Il adresse à Alexandre une notice et un prospectus sur la congrégation ; il lui fait part des conditions d'admission et requiert l'avis du supérieur du séminaire de Coutances.

Le 14 avril, Alexandre écrit à nouveau au père Collin, et joint une seconde lettre pour le père Schwindenhammer. Au père Collin, il adresse ses

---

105. Marcellin Collin (1818-1904) s'occupe de la correspondance à l'administration générale.



remerciements pour les informations communiquées. « Je renouvelle ma demande d'admission dans une lettre spéciale que vous trouverez ci-jointe et que vous aurez la bonté de présenter au T.R. Père Supérieur Général de Votre Congrégation. » Il lui fait part de ce qui s'est passé depuis sa dernière lettre. Il est allé voir le supérieur du séminaire. « Il m'a répondu qu'un certificat lui paraissait actuellement inutile et que, lorsque je partirais, il m'en délivrerait un dont mes "supérieurs se contenteront très certainement". En outre, il m'a ordonné d'ajouter ici que "je présente des garanties plus que suffisantes". C'est peut-être élogieux à l'excès, mais c'est textuel. » Autre visite rendue, celle faite, sur les conseils de M. Marty, au médecin du séminaire pour une consultation : « Je ne vois dans votre santé nul empêchement », s'entend-il répondre. Alexandre souligne toutefois quelques difficultés concernant le trousseau à fournir pour Langonnet. Il n'est pas sûr de pouvoir tout réunir et craint un refus de sa famille. Il redit attendre une réponse du père Horner et se permet d'insister : « J'ose encore vous demander, mon révérend Père, de hâter les choses autant qu'il vous sera possible : j'ai soif de votre Société, et je vois avec impatience arriver le moment où je pourrai finalement mettre à exécution une idée qui remplit depuis tant d'année mon esprit et mon cœur. »

La lettre du même jour, destinée au père Schwindenhammer est quant à elle, des plus brèves. La raison de cette lettre est claire : « Je renouvelle ma demande d'admission dans la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. » Alexandre joint à cette lettre un mot de recommandation de M. Marty qui écrit : « J'ose espérer [...] qu'en lui ouvrant les portes de votre maison vous lui fournirez un moyen de sanctification personnelle et de zèle pour le salut des âmes, en rapport avec ses aptitudes et ses besoins. »

La lettre adressée au père Schwindenhammer est annotée le 20 avril, par le père Collin : « Accepté dès qu'il aura l'autorisation de Mgr ou de M. le Sup. » Quelques jours auparavant, le 16 avril, le père Horner a répondu à son correspondant <sup>106</sup>, en s'excusant de son retard : « Je ne suis rentré à Paris que depuis quelques jours. C'est ce qui vous explique la raison pour laquelle votre lettre est restée sans réponse et c'est ce qui m'excuse largement. » Et, après quelques conseils, il ajoute : « Maintenant laissez-moi, cher Abbé, vous féliciter de tout mon cœur pour la voie que vous ouvrez à d'autres auxquels vous allez montrer le chemin du sacrifice, de l'abnégation et du dévouement apostolique. Vous serez les prémices d'un diocèse, et votre exemple pourra peu à peu entraîner les cœurs généreux à s'exiler volontairement pour voler

---

106. Arch. CSSp. 5 B 1.3.

au secours d'âmes abandonnées, qui n'ont pas encore abusé de la grâce. » C'est le père Collin qui transmet la lettre du père Horner, en y joignant la sienne <sup>107</sup>, contenant des détails pratiques et concluant : « Regardez-vous comme admis dès maintenant et allez à N.D. de Langonnet aussitôt que vous aurez la permission soit de Mgr l'évêque, soit de Monsieur le Supérieur du Gd Séminaire de Coutances. »

Alexandre est donc enfin admis à entrer au scolasticat de Langonnet. Restent pourtant encore pour lui deux étapes à franchir, et non des moindres : tout d'abord parler de tout cela à son évêque et ensuite, avertir ses parents.

Dans la seconde quinzaine du mois d'avril, Alexandre tente de rencontrer Mgr Bravard mais « un voyage que fit sa Grandeur et une très grave maladie qui la retint à Sens m'obligèrent à retarder ». Dès le retour de l'évêque à Coutances, il lui écrit et, huit jours plus tard, se rend chez lui. « Je fus relativement bien reçu, mais je n'obtins point la permission que je sollicitais. » Une seconde fois, il lui écrit pour lui exposer les motifs de son choix et lui demander un nouveau rendez-vous. « Après m'avoir offert de m'envoyer aux Missions Africaines de Lyon, à Picpus, aux Missions Étrangères, après m'avoir dit que les Pères du S. Esprit de votre Séminaire français à Rome sont quelque peu exaltés (sans doute pour l'ultramontanisme, ce qui pour moi est une recommandation), Mgr m'accorda de quitter son diocèse quand et comme je voudrais, me donna sa bénédiction et me dit quelques bonnes paroles sur la sainteté de la vie religieuse <sup>108</sup>. » Il semblerait qu'entre temps, M. Marty ait joué de son influence auprès de l'évêque de Coutances pour que celui-ci accepte la décision de son séminariste. En mai, Alexandre reçoit les ordres mineurs.

Le 21 juin, il s'adresse au père Collin <sup>109</sup> : beaucoup de choses se sont passées depuis sa dernière lettre. Et tout d'abord sa visite à Mgr Bravard : « Je voulais, avant de vous écrire, avoir de Mgr de Coutances, la permission de suivre en liberté ma vocation. » Alexandre donne de son entrevue un compte rendu très irénique. Il parle de Mgr Bravard en termes des plus mesurés : « Je dois dire que si Mgr ne permet pas très facilement, ce n'est pas qu'il soit hostile aux missions, mais c'est qu'il se figure que tel ou tel n'a pas de vocation sérieuse, et puis il faut ajouter qu'il reçoit chaque année un nombre considérable de ces sortes de demande. » En tous cas, la première

---

107. Arch. CSSp. 5 B 1.3.

108. A. LE ROY, Lettre au père Collin, 21 juin 1874, Arch. CSSp, 5B1.3.

109. A. LE ROY, Lettre au père Collin, 21 juin 1874, Arch. CSSp, 5B1.3.

difficulté pour Alexandre a été surmontée. Il a l'accord de son évêque. Reste à annoncer la nouvelle à sa famille. « Maintenant que je vous appartiens, mon révérend Père, je vais m'occuper de me rendre au lieu que vous m'avez désigné et pour cela, d'obtenir auparavant le consentement de ma famille. Mais comme les vacances vont commencer dans huit jours, je vous demande la permission de les passer pour la dernière fois chez mes parents afin de les préparer au grand sacrifice qu'ils ne connaissent encore qu'imparfaitement et que je leur imposerai bientôt. » Il annonce sa venue à Langonnet dans la dernière ou l'avant-dernière semaine de septembre. Il emportera avec lui vêtements, livres, actes de naissance et de baptême et certificat du supérieur du séminaire. Le 25 juin, le père Collin annote cette lettre, en résumant le contenu de sa propre réponse : « 1° Satisfaction, 2° Lettre d'admission, 3° Petite Vie du Vénérable Père ».

En juillet, le séminariste rejoint sa famille à Saint-Aubin de Terregate. C'est de là que, le 9 juillet, il écrit au père Collin. Il lui explique que sa situation familiale n'est pas des plus simples. Ses parents ont appris sa décision avant même qu'il ne leur en parle, mais ils pensent qu'il ne mettra pas ce projet à exécution. « J'ai eu dernièrement à soutenir un rude assaut. Si pareilles scènes se renouvelaient par trop souvent peut-être me feraient-elles avancer mon départ pour N.D. de Langonnet. » Il termine sa lettre en renouvelant sa confiance en la Vierge. « J'attends tout de la bonne Vierge : c'est elle qui m'a guidé jusqu'ici comme une véritable mère ; elle ne voudra pas me laisser au milieu du chemin <sup>110</sup>. » Le père Collin annote cette lettre le 13 juillet : concernant les difficultés familiales d'Alexandre, ce dernier peut rejoindre Langonnet dès qu'il le souhaitera.

Le 26 août, Alexandre reçoit une lettre de M. Bizon, supérieur du séminaire de Coutances : « Je regrette et nous regretterons tous votre départ du Séminaire de Coutances, mais puisque le Grand Maître vous appelle ailleurs et vous destine à une vocation meilleure et plus utile à Sa Gloire, nous sommes heureux comme vous et avec vous. »

À cette lettre est joint un certificat : « Je soussigné, Supérieur du Séminaire de Coutances, certifie que Mr Alexandre Leroy a passé deux années dans notre établissement et que par sa régularité, son bon esprit, sa piété et ses talents, il nous a donné lieu d'espérer et de croire qu'il serait un jour un prêtre édifiant et très utile à l'Église de Dieu. »

Reste encore à obtenir le consentement final de sa famille. Alexandre

---

110. A. LE ROY, Lettre au père Collin, 9 juillet 1874, Arch. CSSp, 5B1.3.

compte pour cela, profiter de ses vacances d'été à Saint-Aubin-de-Terregatte. Il écrira dans *Mes souvenirs*, en parlant de sa mère : « Le 7 septembre dans la soirée, je l'accompagnai à Saint-Aubin où elle alla se confesser, comme moi-même pour la communion du lendemain, fête de la nativité de la sainte-vierge. En rentrant, je crus le moment favorable et lui dit que, depuis longtemps, je pensais aux Missions... le coup était porté ; je n'insistai pas. Je pouvais parler plus librement à ma grand-mère, femme d'une foi antique, et qui me fut alors d'un grand secours. Mon bon curé de Saint-Sénier, évidemment prié d'intervenir, s'acquitta de son mieux de sa mission. Naturellement, sans résultat <sup>111</sup>. » La famille s'affole. Il faut dire qu'à l'époque partir en tant que missionnaire signifiait partir sans idée de retour, affronter des climats meurtriers et risquer le martyre. Cette image restera dans les mentalités assez tard puisque « sur 900 spiritains morts en terre d'Afrique des origines à 1934, 530 n'avaient pas atteint leur quarantième année <sup>112</sup> ». Alexandre se montre pourtant déterminé dans son choix et finalement sa famille ne s'y oppose pas.

Quelques jours plus tard, il quitte Saint-Aubin, pour se rendre, très certainement par le chemin de fer, en pèlerinage à Lourdes <sup>113</sup> où les pèlerins affluent depuis les apparitions de 1858. L'année précédente, en 1873, les assumptionnistes avait organisé le premier pèlerinage national. Le XIX<sup>e</sup> siècle français a été un grand siècle marial. La seconde moitié de ce siècle sera marquée par un important développement de manifestation de piété populaire liée à une spiritualité d'inspiration ultramontaine. À Lourdes, Alexandre se consacre à la Vierge Marie « qui la première porta le Sauveur à l'Afrique <sup>114</sup>. » « Lourdes où, après avoir remercié la Sainte Vierge de m'avoir, malgré mes nombreuses infidélités, guidé jusqu'à ce jour, je lui consacrai ce qui me restait de vie <sup>115</sup>. » Ce pèlerinage marquera l'ensemble de la vie d'Alexandre. Un an plus tard, il choisit comme nom de profession religieuse : Esprit-Michel de l'Immaculée Conception. En 1890, il mettra le mont Kilimandjaro sous la protection de la Vierge.

Ce pèlerinage ne dure pas plus d'une semaine : le 16 septembre, il est de retour à Saint-Aubin d'où il écrit au supérieur de Notre-Dame de Langonnet,

---

111. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 15.

112. G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE (sous la dir. de), *Histoire religieuse de la France, Géographie, XIXe-XXe siècle*, Éditions Privat, Toulouse, 2000, p. 170.

113. Cette même année 1874 est celle du premier pèlerinage des malades à Lourdes.

114. A. LE ROY, *À mon futur biographe*, Arch. CSSp, 5B1.7a4, p. 1.

115. A. LE ROY, *Mes Souvenirs*, Arch. CSSp, 5B1.4, p. 16.



le père François-Xavier Libermann, pour l'avertir de sa prochaine arrivée ainsi que de celle de son compatriote Auguste Leclaire. Le ton de cette lettre est plus que solennel : « Tous deux se disposent et Dieu sait avec quel bonheur ! à vous aller dans la fin de la semaine prochaine ou dans le commencement de la suivante... Si donc, mon révérend Père, vous voulez bien ouvrir votre porte à ces deux pauvres recrues, moins dignes peut-être d'entrer en scolasticat qu'en pénitencerie, elles iront se mettre sous votre direction au temps qui leur a été marqué et dont elles viennent de vous instruire. » Le 19 septembre, le père François-Xavier Libermann lui répond qu'il est attendu au scolasticat pour le 26 du même mois de 1874...



Saint-Sénier-de-Beuvron : l'église avec son clocher typiquement normand.

## Qu'est devenu Alexandre Le Roy ?

Alexandre Le Roy entre en 1874, au scolasticat spiritain de Langonnet (Morbihan). Prêtre le 10 août 1876, il fait profession le 26 août 1877, et se retrouve professeur de rhétorique à la Réunion, puis à Cellule dans le Puy-de-Dôme, et à Pondichéry en Inde au Collège colonial. Enfin en 1881, il est envoyé en Afrique de l'Est, à la mission du Zanguebar où il passera dix ans. Sans y avoir de poste fixe, il se dépense de tous côtés.

Observateur ethnographique attentif du monde africain, il poursuit des travaux linguistiques et effectue de très nombreux voyages d'exploration. Écrivain de talent, ses nombreux récits de voyages illustrés par lui-même obtiennent un vif succès en Europe. Très critique à l'égard de l'autorité coloniale allemande, il doit quitter le Zanguebar en 1892.

La même année, il est nommé vicaire apostolique du Gabon. Il déploie dans ce pays une intense activité, insistant sur la formation des catéchistes et l'étude des langues locales.

Au Chapitre Général de 1896, il est élu quinzième supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit. Réélu en 1906 et en 1919, il développe en 30 ans de généralat, une activité étonnante qui conduit à une extension du domaine missionnaire de la congrégation et à de nombreuses nouvelles implantations dans le monde. Le rayonnement personnel de Mgr Le Roy — comme religieux et comme homme de science — est considérable aussi bien dans l'Église de France qu'à travers le monde.

En 1926, son état de santé le conduit à présenter sa démission de supérieur général. Sous sa direction, les spiritains étaient passés de 1 130 à 2 096 membres. Il meurt le 21 avril 1938, à 84 ans. Ses obsèques sont célébrées à Notre-Dame de Paris et il est inhumé à Chevilly.

